

À propos de *La Lampe d'un damier* d'Éric Simon, par Claude Serreau

Ma rencontre avec Éric Simon remonte déjà à une bonne dizaine d'années, sans doute en l'écoutant dire, chanter ou présenter les textes des poètes qu'il affectionne, Rimbaud, Apollinaire, et, plus près de nous, Cadou et Norbert Lelubre, deux poètes nantais d'envergure, le dernier quasiment ignoré ! On pouvait déjà juger des connaissances et des capacités d'analyse d'Éric Simon et soupçonner que ses propres écrits ne devaient pas être sans intérêt, même si sa production se cantonnait dans la discrétion, textes publiés en revues et quelques recueils qui auraient dû attirer davantage l'attention sur quelqu'un qui « n'écrit pas pour passer le temps » !

Il aura donc fallu le regard attentif de Marie-Laure Herlédan et de l'association « Des Sources et des Livres » pour que, avec le soin tout particulier qu'elles apportent à leurs éditions, paraisse, sous jaquette, « La lampe d'un damier » et « En quatre ou cinq poèmes de vives voix », et que s'impose, à tout lecteur attentif à la Poésie, la personnalité et la qualité des poèmes d'Éric Simon. Certes, il s'agit d'une écriture exigeante, souvent sous une forme serrée et dense en son expression, même si le lyrisme se libère et retrouve un ton cadoucéen dans le second recueil. Il faut aussi lire la présentation que fait l'auteur dans son « ambule » et dans « la mémoire d'un poème », travail d'orfèvre s'il en est ! Car tout, à partir d'images et de mots forts, est l'objet d'une réflexion sur l'intuition et l'acte d'écrire quant à sa situation dans le temps. Et Eric est un expert quand il traite de la temporalité ; ce « damier », c'est bien l'alternance jour/nuit qui conditionne notre passage éphémère ici-bas, le visible et ce qui l'est moins avec nos pauvres moyens d'humaine expression s'il faut « couper dans l'étau diffracté de la nuit », à l'opposé « d'un participe présent ». De là cette « attente du poème », « ce qu'il nie », ce « poème tu » dans « l'encre comme l'ombre / où le corps passe / sans envers au miroir », à l'ordre du « temps mégissier », belle image pour « celui qui se souvient et décide / d'ouvrir encore pour rien / une porte qui n'existe pas ».

Cette réflexion développée dans « En quatre ou cinq poèmes de vives voix », d'abord comme martelée, « Deux fois un mot », (le poète est un ouvrier qui s'interroge), « question du poète question au poète », culmine sur un envol lyrique avec le magnifique poème dédié à la mémoire de Norbert Lelubre, « Nocturne de mes pas », qui est aussi une sorte d'hymne aux paysages nantais qu'Éric Simon ne cesse d'arpenter en relisant leur histoire littéraire. Comment ne pas être emporté par cette voix qui sonne authentique et sincère à la recherche de « l'assomption du poème » selon son plaisir « d'aède triste », « intact instant » ou « chanson de l'esprit », Éric est musicien, ne l'oublions pas, et ce en toute fraternité, et surtout si dans « la pesée d'un poème / comme une paume de cendres / personne n'aura sauvé / la réponse des larmes ». Bien sûr, conformément à la citation d'Arthur Rimbaud qui clôt le recueil « Et libre soit cette infortune » !